

Le jugement d'analogie (qui ne peut être, ici, une hypothèse heuristique d'analogie dans la mesure où rien, dans l'état actuel du savoir, ne permet de traiter le Bang comme objet d'un savoir physique), se justifie alors:

- a) - par un retour implicite aux "raisons" formulées, qui apparaissent de ce fait être un pari sur l'unité de la connaissance physique (projetée) et de la matière (présupposée), donc au niveau le plus global et le plus intuitif de l'aperception d'un O-agglomérat, l'univers. On se retrouve, là, en deçà de la première borne;
- b) - par un retour explicite au savoir élaboré dans la phase III - d'ailleurs largement probabilisé : parlant de l'émission des trous, on y dira que le spectre observé est "nearly thermal", et que le trou émet "as just if it were an hot body", ce qui est compatible avec la conscience prise du moment de la seconde borne. On a donc là un type d'analogie substantielle où ce qui pourrait apparaître, mutatis mutandis, comme un "dispositif" (la forme du savoir sur la genèse de trou, sur ses propriétés thermodynamiques et quantiques) n'est en réalité borné ni à l'entrée (le savoir utilisé sert à justifier l'assimilation métaphorique), ni à la sortie: le rôle régressif auquel est "condamné" ^{/le savoir} tient au fait que ^{/l'objet} (le Bang) n'est physiquement discriminable que de "très loin" dans le temps et l'espace historique du développement de la physique.

2. Mais ce même savoir est encore mis en relation avec une seconde analogie. L'hypothèse d'une émission thermique des "trous" pose la question du rapport entre MQ et RG. D'une part, elle est en contradiction avec la constante de la vitesse de la lumière (RR). D'autre part, si le trou conserve les trois paramètres qu'on a vu entrer dans la caractérisation de son entropie, et qu'il "oublie" tout autre information, c'est que ces paramètres sont associés à des champs à longue distance (RG); or en MQ, la "loi de conservation des baryons" se trouve violée dans une telle situation (lorsqu'un trou disparaît). De ce fait bien que l'hypothèse de l'entropie exige une émission thermique, "il peut sembler miraculeux, qu'en MQ un calcul détaillé de la création de particules ait justement pour résultat une émission dont le spectre est thermique". Mais si on sait que les particules émises sortent d'une région dont on ne connaît que les trois paramètres ci-dessus, cela signifie que toute configuration de particules émises, qui aura les mêmes valeurs des trois paramètres, est également possible ("le trou peut émettre un poste de TV ou les oeuvres complètes de Proust reliées en cuir, mais la chance est infiniment faible!") Et de fait, le plus grand nombre de combinaisons correspond à une émission dont le spectre est thermique. Autrement dit, le degré d'incertitude est plus grand qu'en MQ: on ne peut prédire ni position, ni vitesse, mais seulement la probabilité d'émission de certaines configurations de particules. Il est donc faux de dire que "Dieu ne joue pas

aux dés: non seulement il y joue, mais encore il les jette parfois là où personne ne peut les voir".

Dans ce rapprochement se ramasse, sous une forme explicitement métaphorique, l'élément de polémique avec Einstein à qui l'on doit le discours réfuté. En fait, il est ici difficile de décider quel objet est l'analogon de l'autre (donc qui du jeteur de dés ou de l'émission de particules, est thème): on est, ici, très loin des caractères du dispositif .

Le but des deux analyses ci-dessus était de faire voir, en quelque sorte "sur pièce", ce que nous tentons d'aborder sous le terme de "dispositif analogique". Nous concluerons cette première approche de problème du discours analogique, par un bref recours à deux autres textes qui nous paraissent pouvoir fonctionner ici comme des contre-exemples. Le premier réfute une analogie, voulue heuristique, en montrant qu'elle n'opère pas la double opération de "bornage" par laquelle s'inscrit un dispositif formel d'analogie; qu'elle est donc substantielle et, en ce sens, auto-justifiante. Le second développe une analogie substantielle mais qui, faute d'une stabilisation de sa base métaphorique, éclate en deux discours où différence et identité échouent à s'articuler. En d'autres termes, on peut y voir ce qui se passe lorsque deux conditions du "dispositif", mais situées chacune à une extrémité du processus de sa formation, ne sont pas remplies.

1° [N. CHOMSKY, Réflexions sur le langage. Paris, Maspero, 1977, p. 55]

" On peut s'attendre à ce que les procédés utilisés pour apprendre aux singes des formes de comportement symbolique réussissent également dans le cas d'êtres humains dont les systèmes neurologiques directement impliqués dans le langage ont subi de graves lésions. On en a plusieurs preuves. Les tentatives pour faire acquérir des comportements symboliques à d'autres espèces pourraient nous éclairer sur les propriétés spécifiques du langage humain, tout comme on pourrait, en principe, faire progresser l'étude du vol des oiseaux grâce à des recherches sur la manière dont les gens sautent ou celle dont les poissons nagent. Certains soutiendront peut-être que ce type de démarche est productif: après tout, le vol et le saut sont deux formes de locomotion; l'un et l'autre impliquent de quitter le sol et d'y revenir; avec des efforts assidus et un entraînement spécial, on peut sauter plus haut et plus loin. En poussant jusqu'au bout ce raisonnement aberrant, on pourrait même soutenir que la distinction entre le saut et le vol est arbitraire et qu'elle n'est qu'une question de degré; les gens peuvent réellement voler comme les oiseaux, mais seulement moins bien. Dans le cas du langage, des propositions de ce type ne me paraissent pas avoir plus de force ou de sens. "

Ce texte, rappelons-le (cf. p. 101 ci-dessus), s'insère dans une critique, longuement menée, de la théorie behavioriste de l'apprentissage. L'auteur y développe -doué d'une fonction réfutative- un discours analogique dont l'objet est lui-même une analogie, attribuée au discours behavioriste. Nous ne nous arrêterons pas ici à sa forme en tant que discours liée à cette fonction, mais à ce qu'elle met en évidence de son objet. Ce qui nous intéresse, dans la perspective développée ici, ce sont les éléments par lesquels se trouve signalé le fait d'une analogie substantielle et, par là, en l'absence d'un "dispositif" formel, son caractère inadéquat pour la production d'un savoir. La question n'est donc pas de savoir si le discours est behavioriste (ou non) adéquat, mais en quoi il est dit ici qu'il ne l'est pas.

On peut distinguer, dans le texte, les moments suivants:

- renvoi à un ensemble de données, de l'ordre du savoir, susceptibles d'utilisations diverses, plausibles. Schématiquement:

(D) | les procédés pour apprendre des formes de comportement symbolique aux singes
réussissent
chez les hommes qui présentent des liaisons neurologiques données

- rappel d'une hypothèse heuristique, de forme analogique (une utilisation de ces données faite par les behavioristes)

(H) | les tentatives pour faire acquérir ces formes à d'autres espèces
éclairent
les propriétés spécifiques du langage humain.

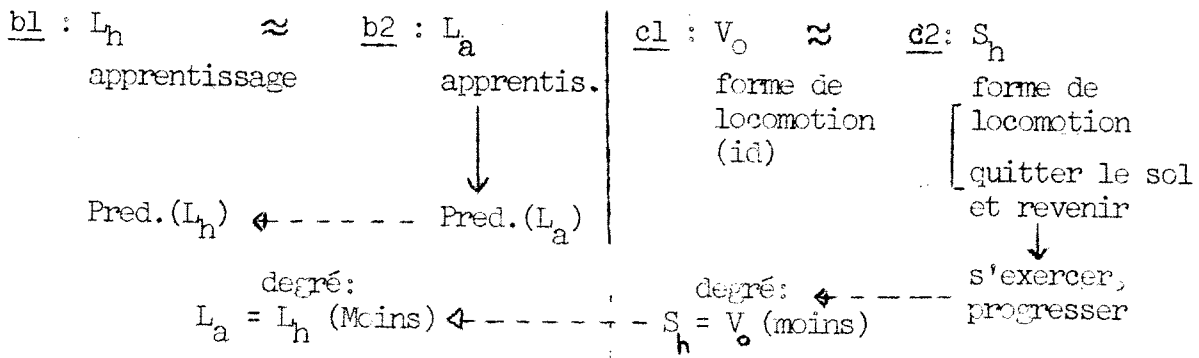
Qu'il s'agisse d'une analogie, la nature de la réfutation qui suit (qui la mime) l'indique. De plus, quelque chose se trouve déjà problématisé ici; en effet, s'il s'agit d'une analogie, on peut se demander si, dans la formulation même de l'hypothèse, on est déjà en condition de pouvoir considérer une forme, commune aux deux faisceaux (langage humain/langage animal) - résultant d'une analyse assez fine de Q-agrégats produites de leur mise en rapport, compte tenu du savoir dont on dispose sur les deux objets en cause, dans leur singularité. Autrement dit, comment "borner" l'effet agglomérat de l'assimilation? Au nom de quoi "déqualifier" les deux objets dans l'empan d'un dispositif formel provisoire de manière à pouvoir contrôler l'import qualitatif d'un faisceau sur l'autre?

Or on peut remarquer, que dans le texte, le passage de (D) à (H) se fait par généralisation extrapolante (reflux de la détermination). En effet, dans (D), singes et humains lésés neurologiquement apparaissent équivalents sous l'aspect de l'existence de procédés expérimentaux d'apprentissage, munis des éléments de contrôle nécessaires pour qu'on puisse parler dans les deux cas, d'un savoir. Or, dans (H), la situation change: "les tentatives..." ne relèvent plus de l'application réglée de tels procédés, rendus non-contrôlables lorsqu'il s'agit d'autres espèces, et a fortiori lorsqu'il s'agit de l'homme générique dans son essence; "les propriétés spécifiques du langage humain" n'est pas un objet quelconque de la classe des applications des procédés indiqués dans (D). On a passé de certains type de lésions à l'Homme, de comportements produits dans des conditions objectivées à la Nature du Langage humain.

Autrement dit, par le seul passage de la formulation de (D) à celle de (H), on montre que la démarche est déjà régressive, et que, au lieu d'indiquer sous quels aspects les deux objets, tout en étant différents, présentent des similitudes, on y laisse entendre que les propriétés spécifiques d'un objet sont de même nature (sinon de degré) que celles d'un autre. Ce que va développer l'analogie construite par le réfutant.

On peut la schématiser de la façon suivante:

Soit: L_a : langage animal, L_h : langage humain, V_o : vol des oiseaux,
 S_h : saut des gens (des poissons) et
b1/b2: discours behavioriste: analogué/analogon
c1/c2: discours chomskyen: analogué/analogon.
b: les tentatives L_a éclairent les propriétés L_h
c: les recherches S_h font progresser l'étude V_o } "tout comme..."



A partir de ce schéma on peut faire les remarques suivantes:

- Les flèches horizontales indiquent le moment de la construction d'un prédicat de θ_1 , dans un "dispositif". Mais qu'en est-il de celui-ci dans le discours b? (la question de savoir si et comment le discours c élabore un dispositif reste ici suspendue à de plus amples informations

sur les démarches de la réfutation et de la polémique, aussi n'en dirons nous rien de plus).

- Si on compare h et a (de b) et h et o (de c) on voit que , grosso modo -au niveau global d'une appréhension qualitative-, la différence est la même à l'intérieur de chaque couple. Or on constate que (1) cette différence est moins grande dans b entre L_h et L_a (à cause de L) que dans c, entre V_o et S_h ; de plus (2) h change de place dans le schéma, en passant de b1 à c2. Cette double transformation nous paraît être la marque de deux interventions de c sur b: l'une, par (1) consisterait à signaler une différence, que b masque, entre les deux objets assimilés; l'autre, par (1) et (2), pourrait servir à désigner le caractère arbitraire de la mise en rapport -"seulement formelle" (or on a vu plus haut qu'elle ne pouvait "même pas" être formelle, au sens d'un dispositif qui pourrait être construit à partir de l'hypothèse). L'apparente contradiction de ces deux interventions ne gêne toutefois en rien dans la mesure où elle est significative de l'instabilité de l'impossible dispositif, objet de la réfutation: ou bien assimilateur ou bien arbitraire, selon qu'on l'envisage, d'un côté, du point de vue de l'analyse formelle qu'il pourrait opérer, ou selon qu'on le voit, de l'autre côté, du point de vue de la signification heuristique de l'assimilation; sautant de la différence à l'équivalence sans se donner les moyens de maintenir la différence qualitative, tout en opérant dans l'équivalence formelle.

- Enfin, la conclusion du développement c est elle-même significative. On a déjà fait allusion à cette question à propos des analogies saussuriennes: ici, il s'agit de l'inexistence d'une deuxième borne du développement analogique -dont on voit bien qu'elle est liée à l'absence de la première. En effet, il s'agit du retour de la différence qualitative sur la propriété construite dans l'analogie. Or l'équation $S_h = V_o$ (moins), et, par analogie $L_a = L_h$ (moins), consiste à diminuer la différence qualitative des deux faisceaux en la ramenant à une différence de degré - et en l'occurrence, on demande comment elle pourrait être mesurée- au sein d'une même nature. Nous retrouvons là un aspect des fonctionnements notionnels dont nous avons déjà parlé. Avec ces deux fonctions possibles qui sont, si L_h est le thème du discours, soit de justifier l'hypothèse analogique, soit de réduire les qualités du premier objet aux qualités de second, sur le mode de la participa-

tion plus ou moins parfaite.

Citons, sans l'analyser, un deuxième exemple mettant en jeu un élément de réfutation de même type, bien que ne se présentant pas sous une forme analogique:

[H. POINCARÉ, Science et méthode. Paris, 1920, p. 46]

"A ce compte, l'aptitude spéciale aux mathématiques ne serait due qu'à une mémoire très sûre, ou bien à une force d'attention prodigieuse. Ce serait une qualité analogue à celle du joueur de whist, qui retient les cartes tombées; ou bien, pour nous élever d'un degré, celle d'un joueur d'échecs qui peut envisager un grand nombre de combinaisons et les garder dans sa mémoire. Tout bon mathématicien devrait être un bon joueur d'échec et inversement..."

Le dernier exemple que nous proposerons développe une analogie dont on peut dire -naïvement parlant- qu'elle a de la peine à "tenir".

2° ["Les morts revivent" - Jean-Michel et ses amis, 1975, p. 148]

"Chaque maladie est vivante et possède un germe. Ce germe vient de Satan car la Bible dit : "il est celui qui détruit".*Ce germe-là *C'est que Jésus appelait un esprit d'infirmité. Il est semblable au germe de vie qui, à l'instant de votre conception, est la cause de votre croissance pour devenir un corps humain. Quand ce germe quitte votre corps, alors celui-ci meurt et retourne à la poussière. De même, quand l'esprit de maladie s'en va, la maladie meurt et la guérison s'accomplit."

Pour analyser cet exemple, on ne dispose pas de la "grille" de lecture fournie par l'articulation d'un discours analogique dans le contexte d'un autre discours, comme c'était le cas pour les trois exemples que nous venons de traiter. Là, le discours analogique se trouvait mis en perspective (relativisé). Ici, il nous faut opérer cette mise en perspective. Mais comme notre propre discours n'a pas pour fonction -consciemment du moins- d'entrer en polémique avec le producteur du texte, un biais analytique concevable peut consister à envisager la mise en perspective qu'opère l'analogie elle-même; on se rappellera que sa base, la formation de son matériau métaphorique, est la mise en rapport assimilatrice de deux faisceaux. D'autre part ce texte, lexicalement parlant, est relativement pauvre (redondant). Enfin, au niveau d'une première lecture, quelque chose résiste à la compréhension, dont on voit rapidement qu'il peut tenir à des inversions, sémantiques, de la valeur des éléments lexicaux. Il est possible alors d'utiliser un système de "caches" permettant de mettre en évidence, séparément, chaque faisceau.

Nous ne ferons qu'indiquer la démarche. Soit le schéma suivant:

Tout m est a et a un b. Ce b est c.

b est semblable à ab' -qui est cause de m'

Quand non-ab' alors non-m'

De même: quand non-b alors non-m

Et g s'accomplit

Si on appelle d1, le discours de la maladie et de sa croissance, et d2, le discours de la croissance du corps humain le contenu de chacun des deux discours apparaîtra, selon par quels éléments lexicaux on instancie les places vides du schéma, soit:

d1 : m, c (maladie, caractère satanique, ou infirmité)

d2 : a, b, ab', m' (vivant, germe, germe de vie, conception ou croissance)

Nous nous limiterons à faire deux remarques:

- d2 est rapporté au faisceau de la vie et sa conclusion "fatale": g' (retour à la poussière), conclusion valable pour tout ce qui vit (d 'où un rapport substantiel établi entre la vie de la maladie et celle des corps). Mais avec une opposition des valeurs entre vie (+) et mort (-).

d1 est rapporté au faisceau de la maladie et sa conclusion "souhaitée" g (guérison de la maladie), mais avec une opposition qui est l'inverse de la précédente entre maladie (-) et disparition de la maladie (+).

Admettons que les deux faisceaux ^{soient} le produit d'une aperception qualitative possible, "normalement" prégnante, mais que le rapport interne à chacun soit différent, compte tenu de cette inversion de valeur.

*le - Le texte a pour rôle de les rendre compatibles, de les assimiler. Or dans la mesure où les rapports internes ne*sont pas, à moins d'oblitérer la valeur d'un des deux faisceaux, c'est l'assimilation elle-même qui reste bloquée: on saute d'une perspective à l'autre, un peu comme, du point de vue perceptif, la face d'un cube est tantôt perçue en avant de l'horizon où il apparaît, tantôt en arrière, sans que les deux visions ne se coordonnent. Ce qui se remarque ici au niveau des Q-aggrégats:

vue de d1, la "vie" de la maladie (sa croissance), c'est la mort, mais vue de d2, cette vie est la vie (la croissance);

vue de d1, la "mort" de la maladie (la guérison), c'est la vie, mais: vue de d2, cette mort, c'est la mort (poussière).

On a quelque chose de semblable à ce qui se passait dans l'exemple des "trous noirs", dans la contradiction signalée entre le déséquilibre du système, impliqué par la propriété de ne rien émettre, de tout absorber, et l'idée d'un équilibre possible entre absorption et émission impliqué dans le concept d'entropie. Toutefois, on peut imaginer une différence fonctionnelle entre l'opposition existant entre deux manières qualifiées d'être valeur (+), valeur (-) et celle qui existe entre une manière d'être et l'absence d'une autre: dans le premier cas, ce sont les faisceaux qui s'opposent, alors que dans le second, l'apparition

de la qualité d'abord absente peut mener à une nouvelle aperception de l'objet. D'autre part, le texte analysé ici n'a rien d'une "réflexion" sur les opérations de la mise en rapport -ce qui était le cas des exemples précédents: l'effet produit tient davantage du paradoxe. Mais il existe des discours du paradoxe: on pensera ici au texte klerkegaardien sur l'existence esthétique comme "maladie à la mort". Il ne semble pas toutefois qu'on soit ici dans une telle situation. En effet, la conclusion de l'analogie paraît être en contradiction involontaire, dans la mesure où cette contradiction fait échouer la fonction "démonstrative" de l'analogie proposée, avec l'ensemble du projet du discours sur la maladie, thème de l'analogie dans le fragment analysé (l'auteur se présente non seulement comme un prophète mais aussi comme un guérisseur des corps):

si dans d2, mort du corps = poussière (-), et que dans d1, mort de la maladie = guérison (+), l'effet de d2 sur d1 du point de vue des Q-aggrégats est le suivant: la guérison est la "poussière" de la maladie; tandis que l'effet de d1 sur d2 est: la poussière est la "guérison" des corps. Par là, "guérison" se voit attribuer une valeur négative (ou "poussière" une valeur positive); et dans les deux cas, l'échéance "lethale" de la maladie est valorisée positivement.

De ces analyses on ^{ne} retirera pour l'instant que la conclusion générale suivante, ouverte sur une deuxième étape de la recherche et en renvoyant le lecteur aux remarques plus développées que fait, ici, D. Miéville, sur le problème des fonctions de l'analogie.

Les démarches menées jusqu'ici ne conduisent bien évidemment pas à une typologie des textes analogiques. Tout au plus peut-on parler de "logiques" analogiques différentes, fonctionnant à des niveaux épistémologiques différents. Nous avons cherché à montrer qu'elles s'enracinent, en dernière instance, dans les modes par lesquels s'associent, s'assimilent les totalités qualitatives que sont les faisceaux. Mais reste pour nous posée la question des formes discursives que prennent ces démarches compte tenu des fonctions qu'elles ont à jouer dans des situations de parole, dont la fonction heuristique n'est qu'une parmi d'autres, même si elle nous a servi, dans ce qui précède, de point de comparaison méthodologique. Ce que nous avons appelé ici "processus métaphorique" peut déjà, et essentiellement, se caractériser selon la formule de Ricoeur par une "véhémence ontologique" où se dessine, en même temps que la forme d'une appartenance au monde, un mode de son appropriation. Nous n'aimerions pas être taxé, de ce fait, de positivisme: l'idéal serait en effet d'arriver à montrer comment la forme heuristique, son "dispositif", sert aussi à d'autres jeux.

Cette forme nous aura dans tous les cas montré comment

"il n'est pas d'autre façon de rendre justice à la notion de vérité métaphorique que d'inclure la pointe critique du "n'est pas" (littéralement) dans la véhémence ontologique du "est" (métaphoriquement) " (P. RICOEUR, La Métaphore vive. Paris, Seuil, 1975, p. 320).

LE "JUGEMENT D'ANALOGIE" ET L'OPÉRATEUR COMME

par Aldo LICITRA, Neuchâtel

<u>Sommaire</u>	<u>page</u>
1. <u>Le jugement d'analogie comme relation interpropositionnelle</u>	149
2. <u>L'opérateur analogique COMME et la logique naturelle</u>	154
2.1 Rappel de la notion du "préconstruit culturel"	154
2.2 Le rôle de l'opérateur COMME et sa relation avec le préconstruit	155
3. <u>Les propriétés de l'opérateur COMME</u>	160
3.1 COMME et les dictionnaires	160
3.2 Quelques propriétés logico-discursives de COMME	161
1. COMME "copulatif"	162
2. COMME "extracteur"	164
3. COMME "inclusif"	166
3.3 COMME en tant qu'opérateur polyfonctionnel	169

Les deux études précédentes montrent de quelle manière on peut aborder le phénomène de l'analogie et ses différentes espèces lorsqu'on adopte un point de vue global.

Dans ce papier, je me propose par contre de prendre en considération un type analogique particulier qu'à la suite de R. BLANCHE nous nous sommes accordés d'appeler jugement d'analogie¹⁾. En outre, mon approche se différencie des deux premières dans ce sens qu'elle tend à faire du jugement d'analogie un phénomène discursif, susceptible de ce fait d'un traitement plus proprement "linguistique".

Aussi, loin de s'opposer aux approches de M.-J. Borel et D. Miéville, celle-ci cherche à en approfondir un des aspects en fournissant des données complémentaires, et peut-être supplémentaires.

Les quelques opinions que je serai amené à formuler sur le phénomène en question ne vont pas toujours dans la même direction que celles présentées par mes collègues. Il ne faudra y voir ni contradiction ni intention polémique, mais ce sont là des divergences apparentes, présentes dans tout travail d'équipe, surtout sur un sujet d'étude sur lequel on essaie de jeter un regard neuf.

1. Le jugement d'analogie comme relation interpropositionnelle

Si, comme le fait R.E. LONGACRE²⁾, on prend en considération des jugements d'analogie assez "primitifs" et sommaires, tels que

- "Elle est comme une rose"
- "Une jolie fille est comme une mélodie"
- "Elle se conduit comme un gamin",

1) R. BLANCHE, différencie assez nettement le raisonnement par analogie du jugement d'analogie en disant de ce dernier que "reconnaître ou conjecturer un rapport d'analogie entre deux objets, entre deux catégories de phénomènes, etc., c'est porter un jugement" (Le raisonnement. Paris, PUF, 1973, p. 181).

2) An Anatomy of Speech Notions. Lisse, Peter de Ridder Press, 1976, pp. 141-2.

on peut banalement observer que chaque énoncé est constitué en fait par deux propositions mises en relation par le connecteur "comme". Celui-ci permet en effet de joindre - ici- deux propositions en un seul énoncé comportant un seul prédicat. Il n'en reste pas moins que la compréhension de l'énoncé en question suppose le rétablissement tacite du prédicat implicitement présent dans la surface de la seconde proposition et, en conséquence, de deux propositions:

- * "Elle est comme est une rose"
- * "Une jolie fille est comme est une mélodie"
- * "Elle se conduit comme se conduit un gamin"

Remarque

Il faut noter que le connecteur "comme" fonctionne ici de la même manière qu'une préposition, du moins en français standard contemporain. Et c'est le cas aussi en anglais.

En italien, par contre, pour exprimer un jugement d'analogie, parallèlement à cet emploi de "comme", on peut faire usage de deux particules spéciales utilisées corrélativement¹⁾.

Il en était de même, couramment, dans le français du XIXe siècle ou encore aujourd'hui dans un sous-code à prétention littéraire. Dans son dictionnaire, LITTRE rapporte en effet le cas de la conjonction comme qui "quand, dans une comparaison, deux membres expriment une comparaison, (...) se met au commencement du premier, et le second a pour corrélatif ainsi, quelquefois aussi, et d'autres fois n'a point de corrélatif du tout" (1878, p. 680), et donne quelques exemples dont:

- "Comme la raison n'a plus de frein, ainsi l'erreur n'a plus de bornes"
- "Et comme elle a l'éclat du verre, elle en a la fragilité".

Par ailleurs, LONGACRE rapporte le cas d'une langue mexicaine, le trique, dans laquelle on utilise la particule spéciale ro?, placée au début de

1) "La notazione musicale è costituita da simboli grafici che rappresentano i suoni della musica, cosí come le lettere dell'alfabeto scritto formano le parole che esprimono il linguaggio dell'uomo".

chacune des deux propositions mises en relation par un jugement d'analogie (op.cit., p. 141), ce qui dans le cas d'un des exemples cités plus haut donnerait toute proportion gardée:

* "Comme se conduit un enfant, ainsi elle se conduit".

Aussi, dans le cas d'un jugement d'analogie, exprimé par la mise en relation de deux propositions à l'aide de deux particules, trouve-t-on deux prédicats; quand les deux membres d'un jugement d'analogie sont connectés par la préposition "comme" seulement, on trouve un seul prédicat, placé dans le premier membre du jugement d'analogie, mais non moins présent implicitement dans le second membre du même.

Cela m'amène à poser une première hypothèse :

Tout segment d'énoncé du type "comme" + Déterminant + Nom¹⁾, dans un jugement d'analogie, comporte un prédicat sous-jacent, implicite en surface.

Des exemples présentés ci-dessus il découle, en outre, que le prédicat sous-jacent est identique à celui présent dans le segment d'énoncé qui n'est pas introduit par "comme". On peut même voir là -selon toute vraisemblance- la condition qui régit l'ellipse du prédicat dans le segment introduit par "comme", et qui, si elle n'était pas respectée, pourrait compromettre la compréhension de l'énoncé tout entier ou poserait alors un jugement d'analogie sans fondement.

Cela permet de modifier et de compléter l'hypothèse précédente:

Tout segment d'énoncé du type "comme" + Déterminant + Nom, dans un jugement d'analogie, comporte un prédicat sous-jacent, implicite en surface et identique à celui présent explicitement dans le segment d'énoncé non introduit par "comme".

Remarques

1/. Dans le chapitre III de son dernier ouvrage, R.E. LONGACRE décrit différentes relations interpropositionnelles. Il y inclut notamment la relation d'illustration, par laquelle "a speaker or writer can illustrate a point, especially in expository and hortatory discourse,

1) Dans cette suite, la présence d'un déterminant est obligatoire si le nom qui suit "comme" est un nom commun. Lorsque la place assignée au nom est occupée par un nom propre, alors la suite en question est réduite à "comme" + Nom. - Mais cela ne modifie en rien l'hypothèse ici émise.

by using a simile or citing an example" (op. cit., p. 141). Par "similitude"¹⁾ il entend ce que j'appelle "jugement d'analogie", et il envisage pour une structure logique qu'il note $\{Pa \wedge Pb$, où P est un prédicat, a et b sont des 'objets' -au sens de la logique- \wedge est un connecteur et $\{$ est une marque de ressemblance (likeness).

On remarquera donc qu'il attribue la même propriété à deux objets différents sous l'aspect d'une ressemblance commune, c'est-à-dire en choisissant une propriété partagée par les deux objets mis en relation. Il faut rappeler également que sa notation²⁾ se veut un reflet de la structure logique -et donc profonde- de cette relation interpropositionnelle et qu'elle ne rend pas compte des problèmes que pose la structure de surface des énoncés, notamment pour ce qui concerne l'ellipse du prédicat dans le segment directement introduit par le connecteur.

2/. On pourrait ouvrir une discussion sur la pertinence des "étiquettes classificatrices" que différents auteurs utilisent pour décrire ce que -à la suite de R. BLANCHE³⁾- j'appelle "jugement d'analogie". On a vu que LONGACRE parle de similitude; d'autres parlent de comparaison ou tout simplement d'analogie.

On peut alors se demander si ces divers libellés signifient des phénomènes différents ou s'ils réfèrent à un seul et même phénomène. Or, si l'on en juge par l'embarras que manifestent les différents dictionnaires qu'on peut consulter et qui définissent chaque notion en renvoyant aux autres, on pourrait être en droit de supposer que ces différents libellés renvoient à une seule et même réalité logico-discursive.

En fait, il est très difficile d'être plus précis et de trancher à

1) Il avait appelé cette relation "comparaison" dans son ouvrage précédent (Hierarchy and Universality of Discourse Constituents in New Guinea Languages. Vol I : Discussion, Washington, Georgetown University Press, 1972, p. 77), auquel j'emprunte d'ailleurs les exemples cités ci-dessus.

2) J'ai montré ailleurs qu'il s'agit plus d'une "sténographie" que d'une formule, au sens logique du terme (A. LICITRA, Les relations interpropositionnelles. 1ère partie, Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 24 (oct. 1975), pp. 53-5.

3) Voir la note 1) de la page 149.

l'aide des seuls dictionnaires, même après une étude lexicographique sérieuse. On peut toutefois risquer une proposition de stabilisation terminologique si l'on essaie de distinguer au moins deux plans d'analyse: lorsqu'on traite des relations interpositionnelles, il est plausible de parler de relation de similitude (voire de comparaison, tout simplement), tandis que si l'on se place dans le domaine de la logique naturelle il semble plus approprié de parler de jugement d'analogie.

3/. Il faut remarquer, enfin, combien un certain type de métaphore est proche du jugement d'analogie. Dans beaucoup de langues, en effet, on peut "raccourcir" les exemples proposés plus haut en les "métaphorisant" notamment par l'omission de la particule "comme" et en neutralisant la prédication à l'aide du prédicat 'être':

- "Elle est comme une rose" VS "Elle est une rose"
- "Elle se conduit comme un gamin" VS "C'est (encore) une gamine"
- "Elle se conduit comme un gamin" VS "C'est une (vraie) gamine".

Ainsi obtient-on une métaphore par dérivation de la relation interpositionnelle de similitude. Voici encore un exemple que LONGACRE emprunte à la Bible:

"va dire à ce renard..."

où "renard" réfère à Hérode. La compréhension de cet énoncé suppose un "étage discursif intermédiaire", du type de

"va dire à Hérode, lui qui est comme un renard,..."

où on supprime la relative et la copule et où on ajoute un démonstratif pour remonter à la surface de l'exemple attesté effectivement dans la Bible (op. cit., p. 142).

Ainsi, par des opérations linguistiques comme l'omission de la copule, en plus de quelques ajustements de surface, remplace-t-on une relative et confère-t-on du même coup à un énoncé de même contenu un rôle et une portée argumentative bien différents. C'est là donc un phénomène important à double titre, car si, d'une part, il permet d'émettre l'hypothèse que le type de métaphore dégagé plus haut est une contraction de surface possible de la relation de similitude, il permet d'affirmer corollairement la possibilité de passer d'un phénomène discursif à l'autre selon l'effet argumentatif qu'un locuteur se propose d'obtenir.

2. L'opérateur analogique COMME et la logique naturelle

Dans la première partie de ce papier nous avons vu comment on peut analyser linguistiquement un type de jugement d'analogie. Je me propose maintenant d'examiner le jugement d'analogie à la lumière de la logique naturelle, ce qui m'amènera à proposer un premier type d'opérateur COMME, spécifique du jugement d'analogie, et à préciser ensuite les rapports que celui-ci entretient avec le préconstruit culturel.

2.1 Rappel de la notion de "préconstruit culturel"

Il est communément admis que tout signe linguistique a toujours un sens et implique un certain nombre de connaissances de la part du locuteur et de l'auditeur. On reconnaît également que les différents sens s'organisent entre eux par tout un réseau de relations à plusieurs niveaux.

Prenons par exemple le lexème judoka. Il renvoie immédiatement à tout un ensemble de connaissances considérées comme acquises et surtout aux deux types d'organisations suivants. D'une part il est élément d'une classe qui est une espèce par rapport à un genre ("les sportifs",...) et qui est un genre par rapport à des sous-espèces ("une ceinture noire" -dans l'emploi métaphorique courant,...). D'autre part, en même temps, il renvoie à toute une série d'actions, de pratiques, de comportements possibles, tout en rendant d'autres très improbables et même invraisemblables: le même "judoka" peut "faire une clé", "être inscrit à la Fédération (de son pays)", "projeter son adversaire au sol" ou "gagner les championnats", mais habituellement il n'"aboie" pas ni ne "flotte".

Ainsi toute unité linguistique se présente comme une "plaque tournante" et simultanément un point de rencontre de propriétés, d'actions et de relations possibles. Aussi faut-il admettre l'existence d'un noyau commun dans lequel s'inscrit chaque élément de la langue. L'ensemble de ces noyaux, qui dépendent du type de culture qui les sous-tendent, est ce qu'il convient d'appeler préconstruit culturel.